

Sandrine Roudeix  
Attendre

roman

«Je suis votre fille. Si vous avez  
envie de me voir, je vous attendrai  
demain à dix-huit heures au Zinc.»



Flammariion

# Attendre

Sandrine  
Roudeix

Sandrine Roudeix © Flammarion



« Il est dix-huit heures. Je suis joueuse. J'ai le cœur qui cogne. Un bruit sec, rapide et répété comme un marteau sur une planche de bois. Les yeux humides, le choucou de ma queue de cheval qui se défait, le dos droit. Je suis joueuse, curieuse mais anxieuse.

Il est dix-huit heures et neuf minutes. Je t'attends. On est le lundi 1<sup>er</sup> mai. Hier, c'était mon anniversaire. J'ai fêté mes seize ans. Sans toi. Hier, j'ai décidé de te retrouver. »

Sandrine Roudeix a choisi d'écrire un roman à trois voix pour dire trois attentes à trois époques différentes autour d'un même événement : la naissance de Lola. Elle met en scène ces instants particuliers, solitaires et silencieux, ces cheminements fragiles, à la croisée les uns des autres, ce temps suspendu avant l'épreuve de vérité.

*Sandrine Roudeix a trente-cinq ans. Après avoir travaillé plusieurs années dans l'édition, elle est devenue journaliste puis photographe dans la presse et le milieu littéraire. Attendre est son premier roman.*

Je t'attends



Sandrine Roudeix

# Je t'attends

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-3203-7

À ma mère et ses petits plats





LOLA  
(1<sup>er</sup> mai 2009)



## I

Il est dix-huit heures. Je suis joueuse. J'ai le cœur qui cogne. Un bruit sec, rapide et répété comme un marteau sur une planche de bois. Les yeux humides, le choucou de ma queue-de-cheval qui se défait, le dos droit. Je suis joueuse, curieuse mais anxieuse.

Je suis assise à la terrasse du café près de mon lycée, contre une table ronde et brune cerclée de doré. Face à une chaise vide. Juste à côté d'une chaise vide. Deux sièges pour que tu aies le choix quand tu arriveras. Tu as neuf minutes de retard.

Il est dix-huit heures et neuf minutes. Je t'attends. On est le lundi 1<sup>er</sup> mai. Hier, c'était mon anniversaire. J'ai fêté mes seize ans. Sans toi. Hier, j'ai décidé de te retrouver. Un vieil annuaire déniché sous le lit de maman, un coup de téléphone enfermée dans ma chambre pour qu'elle ne m'entende pas t'appeler, le silence, et puis sans réfléchir deux mètres pour arriver jusqu'à chez toi. Un immeuble aux briques

rondes et roses comme de la pâte à modeler. D'une main tremblante, j'ai sonné. Mais il n'y avait personne de l'autre côté de la porte. Alors après une bonne heure passée à regarder le ciel pour y trouver une réponse à mes questions, un truc à faire, une impulsion, je t'ai laissé un mot griffonné au dos d'un prospectus pour les appareils photo numériques en promo chez E. Leclerc. Ça disait : « *Je suis votre fille. Si vous avez envie de me voir, je vous attendrai demain à dix-huit heures au Zinc.* » C'est le café qui est juste à côté de mon lycée, tout près de chez toi, comme un pied de nez du passé. Un endroit où je passe mon temps à boire des Cocas, quand je n'ai pas cours, et à fumer des roulées. C'était aussi le lieu préféré de maman quand elle avait mon âge. Elle aussi est allée dans ce lycée. Elle avait vingt ans quand elle t'a rencontré. Sur cette terrasse, elle a forcément dû t'emmener.

Depuis seize ans, depuis que tu as claqué la porte, depuis que tu nous as abandonnées, maman et moi, j'ai souvent pensé qu'un jour on se retrouverait. J'ai souvent pensé que ce serait au printemps, un jour comme aujourd'hui, ni trop beau, ni trop gris. Avec un ciel blanc et brumeux comme une soirée mousse au Club Méditerranée. Avec un temps comme ça, dans les films, il se passe toujours quelque chose. Tu es parti parce que tu voulais être libre. Moi je le suis depuis vingt-quatre heures. Je vais même suivre des cours de conduite accompagnée. Alors notre rencontre, c'est forcément pour aujourd'hui. Je me sens toute petite ce matin.

Je suis assise dehors. Troisième table en partant de la gauche. Le dos contre la vitrine du café. Face à l'entrée du métro. Face au boulevard Richard Lenoir. Tout près de ton domicile, là où j'ai laissé hier mon vieux prospectus déchiqueté comme un unique os à ronger.

J'ai grandi depuis la dernière fois que tu m'as vue. Mes cheveux ont poussé. Je ne les ai jamais coupés depuis le premier que tu as peut-être vu sur mon crâne à la maternité. Même si je ne suis pas sûre que tu y sois venu, à la maternité. Mes yeux sont marron. Je crois que les tiens sont bleus, maman me l'a dit. Je ne sais pas si je te ressemble. On dit souvent que je suis le portrait craché de ma mère, mais je ne sais pas si tu as, toi aussi, gravé ton poinçon sur mon visage. Je me demande, à part le physique, ce que tu m'as légué. Mon impatience impuissante ? Mon idéalisme irréductible ? Ou simplement ma propension à jouer. Aujourd'hui, c'est avec toi.

Le serveur au crâne rasé, rond et lisse comme une flaque d'huile, vient de me servir un Coca. Peut-être la même boisson que tu as partagée avec ma mère, il y a seize ans, quand votre histoire commençait. Peut-être au même endroit.

J'aime ce moment, ce moment avant notre rencontre. Les retrouvailles d'une fille et de son père. Je capte les minutes. Je les observe une à une, je les regarde passer. Elles marchent devant moi. Sans s'arrêter. La seconde haute et fière. Ça m'amuse de t'attendre. On dirait un film de Wenders.

À côté de moi, un père de famille vient de s'asseoir. Il commande un Perrier et un café. Sa fille d'une dizaine d'années fait du vélo sur la place. Sans les mains. Ses yeux brillent quand elle regarde son père. Sauf qu'il n'y fait pas attention. Elle l'appelle, il lui sourit, mais détourne aussitôt la tête. Il a *La Tribune* entre les mains. Et un téléphone portable posé tout près qui s'agite régulièrement comme un petit animal excité. Je me surprends à lui en vouloir, à cet homme. D'un coup, je te vois dans cette allure désinvolte et désintéressée. Et je me revois grandir sans toi, apprendre à faire du vélo ou à plonger avec des amis de maman de passage, sans qu'aucun ne cherche vraiment à m'aimer, les bras parfois tendus vers moi comme deux ailes de papillon, mais le regard toujours scotché aux fesses de maman de l'autre côté.

Je décide que cet homme vient de se séparer. On est à la fin d'un week-end prolongé et il attend le bon moment pour ramener sa fille à sa mère. C'est important d'être ponctuel après une séparation. Je m'imagine qu'il a rendez-vous avec une nouvelle femme tout à l'heure. De passage. Mais il n'est plus sûr tout d'un coup de la bonne idée. La chair pour la chair, oui, mais pas le papier cadeau qui l'entoure. Pas les sentiments. Pas les mots. Pas l'engagement. Il n'a que lui à offrir pour le moment. Alors en attendant, il lit la bourse, une colonne de chiffres pour éviter une suite de mots. L'homme regarde sa Breitling, cachée derrière la manche boutonnée d'une chemise à rayures, puis se replonge dans la grisaille mâchée du papier. J'ai envie de le secouer, lui crier de s'occuper de sa gamine et de faire le père, puisqu'il

l'a voulu à un moment donné. Regarde comme ses yeux pétillent, tandis qu'elle lâche le guidon en t'interpellant fièrement. Bernard, tu t'appelles, on dirait. Mais l'homme lisse son journal d'un revers de la main comme s'il chassait une miette de pain.

Il fait soleil maintenant, mais je n'ai pas très chaud. Je regarde derrière les colonnes du bâtiment monumental qui colle le flanc droit de la terrasse du café. Je guette ta longue silhouette. Je t'imagine avec un manteau noir. Trois quarts, comme celui que tu portes sur la seule photo que maman a bien voulu me donner de toi, il y a quatre ans. Tu as les cheveux clairs coupés très courts, de grands yeux ourlés de cils et des Rangers aux pieds. Ce devait être pendant ton service militaire. Une permission. L'autorisation de coucher avec ma mère et de lui faire un enfant le temps d'un week-end prolongé. Je ne te connais pas en habits de tous les jours. Est-ce que tu t'habilles bien ? Est-ce que ton visage a marqué le nombre d'années qui nous a séparés ? Est-ce que tes cheveux ont blanchi comme sous une douche d'eau oxygénée ? Est-ce qu'ils ont carrément disparu ? Je ne sais pas, alors j'imagine. Tu vas arriver en sautillant. Ma mère m'a dit que tu avais une façon de marcher bien à toi, ton poids légèrement déséquilibré vers l'avant, sur la pointe des pieds à la fin de chaque enjambée. Tu auras la tête haute, forcément, et en croisant mon regard, tu me reconnaîtras tout de suite, écarquillant tes immenses yeux, humides pour l'occasion. Deux flaques dans lesquelles je sauterai à

pieds joints avec mes Converse blanches. Je n'ai jamais eu peur des éclaboussures.

Je scrute le serveur. Pas loin de la retraite. C'est peut-être le même que celui qui vous a servi la dernière fois, toi et maman. Je devrais lui demander s'il se souvient de Marie. Je suis sûre que vous êtes venus ici, maman aime trop ce café et tu habites trop près. C'est un signe. Avec son plateau, l'homme en nœud papillon ondule, danse et sautille en dépit de son ventre gonflé comme un oreiller sous sa chemise. Malgré moi, je fixe ses fesses rebondies, à l'étroit dans son pantalon noir. J'imagine ses fesses et puis, tout de suite après, j'imagine les tiennes. Ça me met mal à l'aise d'imaginer ta nudité. Mon père nu. Je n'ai jamais vu un homme complètement nu, à part à la télé. Quand j'étais à la maison, à ma connaissance, maman n'en a jamais emmené. Une queue en vrai, je ne sais pas ce que c'est.

La nuit n'est pas encore là. Sur la terrasse, les poêles dressent un écran de chaleur au-dessus de ma tête et une bulle dans l'air encore frais. Je goûte l'instant, l'attente. L'illusion ou l'espoir.

Le serveur fouille dans son tablier blanc puis cherche dans sa poche de pantalon quelques pièces à rendre au père divorcé. Ça tinte comme dans un sac de billes. Je me souviens combien j'aimais jouer aux billes avec ma copine Zoé et son père chaque fois qu'elle m'invitait. On s'amusait pendant des heures à viser de plus en plus loin, avec de plus en plus d'obstacles. Je finissais toujours par gagner contre Zoé, mais perdre contre son père. J'aimais



jouer avec lui. Toujours, derrière son sourire, j'imaginai que c'était toi.

J'ai décidé d'attendre jusqu'à la fin du jour. Jusqu'à la fin de la nuit. Pour qu'elle m'emmène vers toi ou fasse définitivement le noir sur mon hérité. Si tu ne viens pas aujourd'hui, je saurai.

Je viens de terminer *l'Attrape-cœur* de Sallinger. Ça raconte le besoin d'exister à l'adolescence. Je crois que j'y suis en plein, dans l'adolescence. Sauf que tu n'es pas là pour me guider. Parfois, j'ai envie de pleurer sans savoir pourquoi, alors je me dis que c'est à cause de toi. Souvent, je pense à ça. En même temps, ma copine Zoé m'a dit qu'on est tels que nos parents nous ont faits. Peut-être que, malgré toi, tu y es pour quelque chose dans la jeune fille que tu vas découvrir tout à l'heure. Peut-être que ton absence m'a faite. J'espère que je vais te plaire.

Sur ma table s'entassent un verre de Coca, vide, un cendrier, un étui métallique de serviettes en papier et une assiette de chips potelées. J'ai commencé à fumer l'année dernière. En dépit des avertissements répétés de maman, du cancer et des petits crabes qui risquent de venir me manger les poumons. À la sortie des cours, tout le monde le faisait. Alors j'ai voulu les imiter, me faire reconnaître comme l'une des leurs à défaut de l'avoir été par toi. Un jour, un Terminale que j'avais repéré depuis la rentrée était appuyé seul au portail sous le préau. J'étais à côté et j'attendais qu'il s'arrête de pleuvoir. Il m'a tendu son paquet comme un

calumet de la paix, un premier lien entre nous. J'ai sauté sur l'occasion, la clope si blanche avec son ourlet doré, et je l'ai portée à mes lèvres. Il a approché son briquet Bic avec un Smiley dessiné et j'ai aspiré. Aussitôt, j'ai eu envie de tousser, une sensation chaude partout dans ma bouche et des larmes aux yeux. Je n'ai pas réussi à avaler. Alors, j'ai tourné la tête, regardé ma montre et prétendu devoir éteindre ma cigarette avant un rendez-vous urgent au secrétariat. Je n'ai plus jamais pu le regarder en face.

Ma table brune est constellée de cercles de liquides incrustés. Les traces d'autres verres comme les contours de nouvelles planètes, les vestiges d'autres moments. D'autres retrouvailles, sans doute. On passe sa vie à ça, les uns et les autres, s'attendre, se rencontrer puis s'éloigner. Avec toi, au fond, je ne fais que commencer.

De l'autre côté de la terrasse, un homme et une femme parlent mariage et enfants. *Combien veux-tu d'enfants ?* demande-t-elle, avec une voix d'animatrice télé. Ça me donne des frissons comme si on venait de me glisser dans le dos un glaçon. En fait, imaginer avoir des enfants revient depuis quelque temps pour moi à imaginer des scènes de cul. La preuve que ça a eu lieu. Et cette preuve vivante me fait rougir. Je n'ai pas encore couché avec un garçon. Je n'ai pas encore eu de copain sérieux, celui qu'on présente à ses parents. En même temps jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas deux parents à lui présenter. Mais c'est vrai que, du coup, le sexe me fait peur. Voir tous ces schtroumpfs qui jouent sur la

terrasse devant moi et entendre ce couple qui envisage tout haut d'avoir beaucoup d'enfants me renvoie au nombre de fois où leurs deux corps vont se glisser à poil l'un dans l'autre. Je vois le spectacle comme sur un écran de cinéma et je me demande comment ils peuvent assumer de dire ça, sans pudeur et sans honte, qu'ils vont ou ont baisé. Je sais que j'ai seize ans et que ça va bientôt arriver, mais j'aimerais savoir comment on fait. Maman ne m'en a jamais parlé. J'ai comme l'impression qu'elle a été vaccinée avec toi, du plaisir, de l'amour et du désir. Depuis toi, je l'ai toujours vu seule, sauf en vacances avec Romy et Tinou, ses meilleures copines, et parfois avec un ou deux amis pour dîner. Certains auraient bien aimé la séduire je le sais, mais aucun n'a réussi. Je l'ai toujours vu sans homme attiré. Sans corps, je ne sais pas.

Tout d'un coup, le soleil qui avait disparu réapparaît entre deux nuages. Un rayon comme un cou-teau planté dans la table près de moi. Et le chauffage semble redoubler. Ma bulle s'épaissit.

J'ai décidé d'attendre. Dix-huit heures. Dix-huit heures trente. Dix-neuf heures. La fin de la nuit qui n'est toujours pas tombée. Devant moi, sur la place, des familles avancent en ligne droite comme des pingouins. On dirait *La Marche de l'Empereur*. Elles sont toutes laides, ces familles-là. Normal, j'ai l'impression que mon attente me sublime aujourd'hui, petite fille qui va bientôt rencontrer son père. Jeune fille dans quelques minutes reconnue, peut-être émancipée. C'est comme une absolution pour

continuer, le fait de venir de quelque part, un regain de confiance dans le cercle infernal de l'humanité. Je vole au-dessus de la vie ordinaire. Je glisse dans un conte, un dessin animé, une histoire où tout est possible. Ma liberté.

Je suis heureuse d'être là à t'attendre. Je suis heureuse d'être capable de ça.

J'ai laissé en plan une dissert de français à rendre demain pour être là à l'heure. De français, tu imagines, ma matière préférée. Pile à dix-huit heures. La ponctualité des princesses qui ont peur des citrouilles. Je suis heureuse d'être là à attendre le roi. Je me dis que tu as dû lire dix-neuf heures sur le prospectus, pas dix-huit. J'attends.

Le couple à côté de moi est habillé de noir des pieds à la tête. Ils parlent maintenant d'éducation. Après le nombre d'enfants, ils en ont de la conversation.

J'hésite à t'appeler au numéro écrit sur la page blanche de l'annuaire que j'ai déchirée comme une fiche cuisine du *Elle* de maman. Pour te dire que je suis là. En même temps, je n'ai pas envie que tu me voles mon moment tout de suite. Au fond, il est pour moi, ce moment. L'attente de toi est pour moi. Sans toi. J'aime me sentir là. C'est romanesque. Toute mon enfance sans toi, je l'ai passée dans les romans. C'était assez triste à la maison, je me sentais seule. Alors, je préférais rêver. Grâce à toi, j'en profite aujourd'hui. Mes pieds ont des fourmis, froid comme emprisonnés dans un sac de glace. Ma tête et mes cheveux ont chaud. Mon esprit court. Où es-tu ?

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

